



# Le regard orthodoxe-catholique

*Luigi Giussani, Pourquoi l'Eglise ?, Chapitre II*

La troisième attitude que nous prendrons en considération à propos de la façon la plus adéquate, c'est-à-dire raisonnable, d'arriver à une certitude au sujet de l'annonce de Jésus-Christ est l'attitude de la Tradition chrétienne en tant que telle. Je l'ai appelée orthodoxe-catholique parce que l'orthodoxie et le catholicisme vivent la même conception. C'est une attitude qui réalise toute la Tradition. Toutes les autres positions, à un certain point de leur parcours, ont dû s'opposer à la Tradition déjà consolidée. L'attitude orthodoxe-catholique est caractérisée par sa cohérence avec la structure de l'événement chrétien tel qu'il s'est présenté dans l'histoire.

Comment s'est-il présenté dans l'histoire ? Il s'est présenté comme la nouvelle, l'annonce du Dieu, du Mystère qui s'est fait « chair », présence intégralement humaine. Exactement comme un ami est une présence intégralement humaine pour l'ami qu'il rencontre dans la rue, comme une mère est une présence intégralement humaine pour l'enfant avec qui elle vit. Avec Jésus, on pouvait parler, discuter, on pouvait réagir ou adhérer à ce qu'il disait sur les places, et Jésus pouvait répondre, corriger : une objectivité précise qui éduquait la subjectivité de l'homme.

Une présence intégralement humaine implique donc la méthode de la rencontre, de la confrontation avec une réalité extérieure à soi, c'est une présence objective éminemment rencontrable qui frappe le cœur mais qui se trouve « en dehors » de soi : et le terme « rencontre » a un aspect extérieur aussi décisif que l'aspect intérieur.

C'est certainement ce qui est arrivé à ceux qui l'ont connu. Mais maintenant ? Après deux mille ans ? Comment l'homme, deux mille ans plus tard, peut-il rencontrer cette présence intégralement humaine ?

Retournons au chapitre 10 de l'Évangile de saint Luc. Beaucoup désiraient voir Jésus, être guéris, le rencontrer, mais il ne pouvait pas aller partout. Il commence alors à envoyer, dans les villages où il ne pouvait arriver, ceux qui le suivaient de plus près : d'abord les douze qu'il avait choisis, puis soixante-douze autres disciples ; il les envoyait deux par deux pour qu'ils parlent aux gens de ce qui s'était passé avec lui. Et les disciples revenaient enthousiastes parce que les gens les écoutaient, les miracles se réalisaient, les personnes croyaient, changeaient. Mais alors, dans le premier village où arrivèrent les deux premiers envoyés de Jésus, quel visage avait le Dieu rendu présence humaine pour ceux qui les ont accueillis ou supportés ? Quel aspect avait-il ? Il avait le visage et l'aspect de ces deux envoyés. De fait, en les instruisant au moment du départ, Jésus leur avait dit : « Qui vous écoute m'écoute » (Lc 10, 16).

Déjà quand Jésus était dans le plein de son activité terrestre, l'événement de sa présence assumait ainsi une forme qui ne s'identifiait pas seulement avec la physionomie physique de sa personne, mais aussi avec la physionomie de la présence de ceux qui croyaient en lui, à tel point qu'il les envoya apporter ses paroles, son message, répéter ses gestes prodigieux - c'est-à-dire apporter le salut qu'était sa personne. L'attitude que nous avons nommée orthodoxe-catholique indique cette méthode pour retrouver Jésus-Christ aujourd'hui encore, de façon à pouvoir vérifier si sa grande prétention est réelle, si oui ou non il est Dieu et si l'annonce chrétienne est vraie, ou non. Cette méthode est la rencontre d'une réalité faite de ceux qui croient en lui. Car la présence de Jésus-Christ dans l'histoire, justement en tant que physionomie, perdue de manière visible sous une forme qu'on peut rencontrer dans l'unité des croyants.

Historiquement parlant, cette réalité s'appelle Église, sociologiquement parlant, peuple de Dieu, ontologiquement parlant, dans le sens le plus profond du terme, Corps mystérieux du Christ.

Ce dernier terme, bien que touchant au vrai fond de la question, en éclaire jusqu'à un certain point la modalité.

L'énergie avec laquelle Jésus-Christ est destiné à posséder l'histoire et le monde entier - toute chose que le Père lui a mise entre les mains -, l'énergie avec laquelle il est destiné à être le Seigneur du monde et de l'histoire, est une énergie par laquelle il assimile à lui, dans un sens ontologique que nous ne pouvons expérimenter directement, les personnes que le Père lui confie, la personne à qui l'Esprit donne de croire en lui. Cette énergie saisit le croyant de manière à l'assimiler comme partie du mystère de sa propre personne. Saint Paul a pressenti cela quand, tombé de son cheval, il entendit une voix qui lui disait : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » (Ac 9, 4). Et il n'avait pas connu Jésus-Christ ! Et il persécutait les gens qui croyaient



en lui ! Paul donnera forme et clarté à cette intuition quand il arrivera à dire que notre unité avec Jésus-Christ nous fait membres d'un seul corps : « A plusieurs nous ne sommes qu'un corps » (1 Co 10, 17). Et d'une manière tellement réaliste que nous devenons membres les uns des autres (cf. Ep 4, 25).

Une parabole évangélique exprime la même réalité, c'est l'image toute méditerranéenne de la vigne : « Je suis la vigne ; vous les sarments. Celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit ; car hors de moi vous ne pouvez rien faire » (Jn 15, 5).

Dans sa première lettre, saint Jean écrit : « Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie - car la Vie s'est manifestée : nous l'avons vue, nous en rendons témoignage et nous vous annonçons cette Vie éternelle, qui était tournée vers le Père et qui nous est apparue - ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que vous aussi soyez en communion avec nous » (1 Jn 1, 1-3). Disant cela, il formule de la façon la plus belle la méthode de l'annonce chrétienne : la vérité devenue chair, un Dieu fait présence et qui, après soixante-dix, cent, deux mille ans parvient encore jusqu'à toi à travers une réalité qui se voit, se touche, se sent. C'est la compagnie de ceux qui croient en lui.

Parfois, dans le milieu chrétien, on répète ces formules comme si c'étaient des métaphores, incapables de toucher l'intérêt du cœur et même l'imagination, de se condenser dans toute l'expressivité d'un fait humain, expressivité qui du reste est contenue dans le terme même de « parole », si on ne l'utilise pas selon la réduction abstraite de l'intellectualisme occidental. La parole, c'est quelqu'un qui s'exprime, qui se communique lui-même.

Voilà l'exposition sommaire de la conception par laquelle toute la tradition chrétienne, conservée dans l'orthodoxie et dans la catholicité, définit la modalité par laquelle l'événement chrétien se réalise, c'est-à-dire persiste dans l'histoire. C'est en rencontrant l'unité des croyants qu'on tombe littéralement sur Jésus-Christ. En rencontrant l'Église, selon l'émergence fixée par l'Esprit. Et pour rencontrer l'Église, je dois rencontrer des hommes, dans un milieu. Il n'est pas possible de rencontrer l'Église universelle dans sa totalité, c'est une image abstraite : on rencontre l'Église dans son émergence locale et environnementale. Et on la rencontre exactement comme possibilité de sérieux critique, si bien que l'adhésion éventuelle - adhésion grave car d'elle dépend toute la signification de l'existence - pourra être totalement raisonnable.

On ne peut nier d'une part que cette modalité défie notre raison de la même manière que l'homme Jésus-Christ défiait la raison des pharisiens : c'est le mystère de Dieu qui est présent. D'autre part, on ne peut nier non plus que, méthodologiquement,

nous nous trouvons dans la même dynamique qui s'est manifestée il y a deux mille ans.

L'attitude orthodoxe-catholique conçoit l'annonce chrétienne comme une invitation à une expérience présente, intégralement humaine, une rencontre objective avec une réalité humaine objective, profondément significative pour l'intériorité de l'homme, une rencontre qui lui donne son sens et qui la change, investissant le sujet de manière cohérente avec l'exemple original. Il y a deux mille ans aussi, l'événement chrétien consistait à rencontrer une réalité objective - un homme qu'on pouvait écouter, regarder, toucher de la main, un homme cependant qui investissait le sujet en le provoquant profondément à une expérience nouvelle, à une nouveauté de vie.

Évidemment, les modalités liées au phénomène d'une telle rencontre évoluent au cours du temps, tout comme le phénomène de l'adulte a évolué par rapport à sa réalité d'enfant. Mais la structure du phénomène reste identique : plus précisément, la réalité de Jésus-Christ se fait présence, rencontre existentielle dans tous les temps à travers la condition humaine qu'il choisit comme si elle coulait inexorablement hors de lui dans l'histoire, comme une expérience sensible de sa réalité divine.

« Nous l'admettons sans rougir et même avec orgueil : le catholicisme ne s'identifie pas immédiatement et sous tous ses aspects avec le christianisme primitif ou avec le message de Jésus-Christ, de la même manière que le chêne adulte n'est pas tout à fait identique au gland minuscule. Le catholicisme conserve sa physionomie essentielle non pas de manière mécanique mais organique [...]. L'annonce de Jésus-Christ ne serait pas un message vivant, la semence qu'il a jetée en terre ne serait pas un message vivant si elle était restée éternellement la petite semence de l'an 33, si elle n'avait pas mis des racines ni assimilé une matière étrangère ; si, avec l'aide aussi de cette matière, elle n'était devenue un arbre sur les branches duquel nidifient les oiseaux du ciel. » Par conséquent, l'analogie ou la cohérence avec le dynamisme original du fait chrétien est indéniable dans la troisième attitude que nous avons décrite, alors que ce dynamisme est potentiellement réduit dans la première et la deuxième étude.